

MON ITINÉRAIRE PENDANT LA GUERRE, EN PASSANT PAR LE CAMP DE POITIERS (1941)

Pendant très longtemps, je me suis tu. Il m'était pratiquement impossible de raconter mon internement au camp de Poitiers à l'âge de 7 ans. D'abord, j'avais très peu de souvenirs de cette sinistre époque. J'avais sans doute occulté les moments les plus pénibles et les plus humiliants pour un si jeune enfant. Je ne me souvenais pas du tout de la séparation d'avec mes parents, ni même du visage de ma mère. J'ai retrouvé des photos bien plus tard. Et personne ne pouvait me raconter ma sortie du camp, ni même mon père.

C'est grâce à la publication, à la fin des années 90, de 2 ouvrages remarquables de Paul Lévy, Historien et Maître de Conférences à l'Université de Poitiers, que j'ai pu retracer mon histoire.

À travers de nombreux documents d'archives, plus de 2 000 lettres et des témoignages, il fait une étude quasi scientifique du Camp de Poitiers, injustement oublié. C'était pourtant le camp le plus important du centre ouest de la France.

Le titre du 1^{er} livre est : *Un camp de concentration français, Poitiers 1939-1945*.

Le 2^d livre, intitulé *Élie Bloch – être juif sous l'occupation*, fait revivre la personnalité extraordinaire du rabbin Élie Bloch, son action, ses réseaux d'entraide et d'assistance, la vie et le destin tragique des réfugiés et des communautés persécutées de toute la région dont il avait la charge.

Dans ce livre, j'ai découvert des lettres parlant de moi, et entre autres, des lettres de mes parents qui m'ont permis de reconstituer une partie de mon itinéraire que j'ignorais. Mais surtout, j'ai appris que je devais ma libération, et sans doute ma survie, à l'action du Rabbin Bloch, aumônier des réfugiés, surnommé le Tsadik de Poitiers, avec l'aide de son amie Mme Valensi, autre figure de la Résistance Juive, dont je parlerai plus loin.

Mes parents, Chaïm et Rywka Wadzialowski, étaient des juifs polonais, nés à Czestochowa, la ville de la Vierge Noire, où ont lieu de nombreux pèlerinages.

La pauvreté et l'antisémitisme les ont poussés à émigrer en France, qui était pour eux le pays de la liberté et des droits de l'Homme. D'ailleurs, dans le milieu juif, un proverbe disait : « Heureux comme Dieu en France ». Elle devint leur terre d'accueil. Mes parents sont arrivés dans les années 30 à Nancy, où ils avaient déjà de la famille. Mon père était tailleur d'habits. Aidé par ma mère, il fabriquait des vestes et des pantalons à domicile, pour un grand magasin de vêtements de la ville. Je

n'ai aucun souvenir de cette période d'avant-guerre, sauf ce que l'on a pu me raconter. Enfant unique, je suis né le 17 août 1934, et naturalisé français à ma naissance.

À la déclaration de la guerre, en septembre 1939, mon père s'est engagé dans l'armée, dans un régiment polonais de la légion étrangère à Coëtquidan (ouest de la France). Il a été démobilisé en 1940, lors de la débâcle.

Par la suite, nous ne sommes pas restés à Nancy. Comme beaucoup d'autres juifs, venant d'Alsace et de Lorraine, pensant nous mettre en sécurité, nous nous sommes réfugiés à Libourne près de Bordeaux. Là, en 1940, il était encore possible à mon père d'exercer son métier et à moi d'aller à l'école.

Mais, Libourne étant devenue une zone stratégique, à cause de la construction du mur de l'Atlantique, un décret allemand du 26 novembre 1940, expulse les étrangers, les juifs et les tziganes qui s'y trouvent. Nous sommes alors assignés à résidence surveillée, à Saint Sauvant, un village de la Vienne, en décembre 1940. Nous y sommes transportés en camions par les gendarmes. Nous n'étions pas autorisés à quitter ce lieu. D'ailleurs, nous étions déjà fichés, car une ordonnance allemande du 27 septembre 1940 avait décrété le recensement de tous les juifs étrangers. Une semaine plus tard, le gouvernement de Vichy promulguait le statut des juifs, avec de nombreux interdits : interdiction d'exercer des professions libérales et dans la fonction publique, puis interdiction d'exercer toute profession commerciale, industrielle ou artisanale. La vie normale devenait impossible. Les juifs étaient spoliés, dépouillés de tous leurs biens, et privés de toutes les libertés (interdiction des lieux publics, parcs, cinémas...etc, heures de sorties réglementées, interdiction de téléphoner....).

Marqués comme du bétail par l'Étoile Jaune, ils commencent à être internés dans des camps spéciaux sur le territoire français. Des rafles s'organisent, grâce à la coopération de l'administration et de la police. Les juifs sont devenus des parias, hors-la-loi recherchés. Ils sont proclamés ouvertement de race inférieure. Il n'est alors plus question de religion mais de race juive.

C'est dans ce contexte que nous sommes arrêtés à Saint Sauvant, assez brutalement, par les Feldgendarmes, le 15 juillet 1941. Nous avons juste le temps de prendre quelques effets et sommes conduits en camion à Poitiers, au camp d'internement de la route de Limoges, appelé aussi « Camp des Nomades ». Ce camp a une histoire. Il a d'abord accueilli les Républicains espagnols qui fuyaient le Franquisme en 1939, puis des tziganes (d'où le nom du Camp des Nomades), avant l'arrivée des premiers juifs, dont nous faisons partie. J'avais alors 7 ans.

Ce camp est entouré d'un double rang de fil de fer barbelés et équipé de 2 miradors. Il comprend 15 baraquements de 50 mètres sur 5 environ. Il

est divisé en 3 parties : la première, réservée à l'administration, la deuxième, aux tziganes, et la troisième, aux Juifs. Ces parties sont séparées par des clôtures de barbelés. Les gendarmes français sont nos gardiens.

À notre arrivée dans le camp, la misère et la faim ont déjà marqué les tziganes, qui font appels à notre pitié en tendant leur main ou leurs gamelles à travers les barbelés. Leur détresse nous touche d'autant plus que nous ignorons ce qui nous attend. Nous leur donnons le peu de nourriture que nous avons, car nous-mêmes sommes rationnés.

Nous sommes répartis dans des baraques sales, d'aspect misérable. Nous sommes 100 personnes ou plus par baraque. Chaque interné dispose d'un mètre de large pour se coucher. Je dors sur une paille à même le sol entre mes parents. Nous disposons d'une couverture. Il n'y a ni tables ni chaises.

La vie dans les baraques est misérable. Il y a promiscuité et surpeuplement, ainsi qu'une hygiène lamentable : pas de douches, peu d'eau, des poux et des maladies. Presque tous les internés ont la gale. Au milieu de la baraque, il y a un poêle à bois sur lequel de l'eau est chauffée. Nous allons faire un brin de toilette au fond, derrière une couverture.

Deux appels ont lieu, à 9 heures et à 14 heures. Ils durent des heures, parfois en plein soleil. Des patrouilles sillonnent le camp de 21 heures à 6 heures du matin. La nourriture est rationnée : 275 grammes de pain, ersatz de café le matin, et potage midi et soir. Il s'agit d'une soupe très claire, composée de légumes épluchés par les femmes du camp. De temps en temps, une petite portion de viande est prévue. Ces repas sont pris dans les baraques, assis sur les pailles, dans des gamelles de propreté douteuses.

Nous recevions parfois des colis provenant de nos familles ou d'associations caritatives juives, par l'intermédiaire du Rabbin Bloch et du Révérend Père Fleury, aumônier des tziganes.

Quant à moi, j'ai des souvenirs partiels sous forme de flashes. Je revois les Tziganes, mendiant de la nourriture, les pailles à même le sol, la boue qui envahissait le camp et les rats et souris qui couraient partout. Je me souviens aussi de mes petits camarades de jeu, et en particulier de mon meilleur copain, Michel Kestenbaum, déporté par la suite et jamais revenu d'Auschwitz.

Nous chantions souvent la chanson du camp, raillant nos conditions de vie, sur l'air de Bel Ami, chanson bien connue à cette époque :

Couplet

Route de Limoges, il est un camp de réfugiés,
Toujours gardé par des souris et des rats,
Toute la nuit on en a plein la tête,
De ces rats grossiers, de ces souris qui font la fête.

Chaque matin, on se lève de bonne heure,
Pour l'appel qui nous fait tellement peur,
Un coup de sifflet résonne dans l'air,
C'est le flic qui s'énerve.

Refrain

Des carottes, des navets et des choux,
Ça commence à nous rendre tous fous,
Pas de viande ni gâteau,
C'est vraiment pas rigolo,
Des carottes des navets et des choux.

Voilà l'univers où j'ai été enfermé pendant 5 mois.

À ce stade du récit, je voudrais évoquer 3 personnes exemplaires qui ont aidé les internés et contribué au sauvetage de quelques dizaines d'enfants dont moi-même.

Le Rabbin Élie Bloch n'a pas accès à la partie juive du camp, mais est autorisé à pénétrer dans les locaux administratifs. Il intervient sans cesse auprès des autorités pour améliorer le sort des internés et leur faire parvenir des colis et des médicaments. Il crée des réseaux d'entraide et d'assistance. De nombreux documentaires d'archives attestent de son dévouement sans limite.

Madame Valensi, assistante sociale itinérante de la croix rouge, s'occupait de plusieurs camps dont celui de Poitiers. Elle appartenait en fait à une organisation juive *La Mère et l'Enfant*, du comité de la rue Amelot, un des organismes clandestins de la Résistance juive à Paris. Toute son action visait au sauvetage des enfants juifs de la déportation et à leur placement dans des familles.

Le Révérend Père Fleury, aumônier des tziganes, qui pouvait obtenir des renseignements sur la situation des internés juifs et a aidé Élie Bloch grâce à son réseau de Témoignage chrétien. Il a contribué au sauvetage d'enfants juifs avec d'autres chrétiens, des réformés, des particuliers et des résistants, dont beaucoup ont obtenu la médaille des justes, comme lui. Il s'est occupé du camp juif après la déportation du Rabbin en 1943.

Pour revenir à mon récit, Élie Bloch a négocié au cas par cas la sortie des enfants juifs de moins de 15 ans, à la Kommandantur. Je ne fais pas partie des 66 enfants autorisés à quitter d'abord le camp le 24 novembre 1941. J'ai appris récemment, par la mairie de Saint Sauvant, que j'ai été libéré le 2 décembre 1941 avec 5 autres enfants. J'ai reçu avec émotion le document qu'ils m'ont envoyé, tant d'années après.

Je suis alors placé à la Sansonnerie, un home d'enfants, à Migné-Auxances. Je pense que j'y suis malheureux, car Mme Valensi écrit au Rabbin qu'elle espère régler elle-même le cas du jeune Wadzialowski, lors de son prochain passage à Poitiers. En effet, la situation n'est pas

bonne dans ce home : nourriture insuffisante, peu de chauffage dans le réfectoire où les enfants passent la plupart de leur temps, absence d'eau courante dans les dortoirs, et surtout nombreux cas de gale. Mme Valensi intervient auprès du Rabbin pour que tous les enfants quittent le home, dès fin janvier 1942. Il leur faut alors chercher des hébergements dans des familles juives, aux conditions de logement déjà difficiles. Tous deux essaient de résoudre les problèmes les plus urgents. Je suis alors placé chez les Makowski à Poitiers, dont je ne me souviens pas et qui seront déportés plus tard. Je me retrouve ensuite à Angoulême chez une parente éloignée où je me sens bien, d'après ce que l'on m'a dit. Mais je n'y reste pas longtemps, car les rafles sont nombreuses et il faut se cacher. Grâce à un passeur, nous traversons clandestinement la ligne de démarcation, pour aller en zone libre.

Nous arrivons ensuite à Châlus, près de Limoges en Haute-Vienne. Il ne me reste aucun souvenir de cette aventure mais comme un trou noir. La mémoire me revient à partir de Châlus où je suis recueilli successivement par un oncle puis par une tante, sœur de ma mère et leur famille. Ils ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour me rendre la vie plus agréable. On pouvait se procurer de la nourriture chez les paysans. J'allais à l'école primaire. Mon instituteur était un résistant. Je me souviens de camarades de jeu sur la place du donjon, où Richard Cœur de Lion a été tué en 1199. Je redevais un enfant presque comme les autres. Mais en 1943, il n'y avait plus de zone libre. La vie était plus difficile, car de nombreux convois allemands et des patrouilles passaient sur la route, non loin de chez nous, pour se rendre à Limoges. Quand le danger était imminent, la résistance nous prévenait, nous allions nous cacher et dormir dans les bois.

La fin de la guerre a été une période très dangereuse et avec de terribles exactions nazies dans la région, comme Oradour-sur-Glane, très proche de Châlus. Par sécurité, j'ai été placé pendant quelques mois 1944, chez un paysan, où je gardais les vaches.

Enfin, la Libération arrive, la résistance sort de la clandestinité et fusille un milicien, qui était l'un de nos voisins. Nous apprenons alors qu'il avait préparé la liste des juifs du village pour nous livrer tous aux nazis. Ce fut une période de liesse et de défoulement collectif.

Malheureusement, pendant toutes ces années de guerre, les déportations continuaient. Mes parents avaient été déportés le 20 juillet 1942, par le convoi n°8, parti directement d'Angers vers Auschwitz, après un an d'internement au camp de Poitiers. Je ne reverrai plus ma mère, assassinée dès son arrivée. Elle n'avait que 33 ans. Je n'ai aucun détail sur sa mort, et pas de tombe où me recueillir.

Je reviens à Nancy en 1945 avec ma tante et mon oncle.

Quelque temps après, un télégramme venant de Lyon nous informe que mon père est rentré de déportation. Il avait été libéré le 8 mai 1945 par l'armée rouge à Theresiensdadt en Tchécoslovaquie, après avoir fait la

marche de la mort. Il reviendra très traumatisé après 3 ans à Auschwitz. Seulement 19 personnes de son convoi ont survécu sur 824.

Pour résumer cette période noire de mon enfance, j'ai vraiment le sentiment d'être un rescapé. J'étais destiné, par le seul fait de ma naissance, à être déporté avec mes parents, dans un camp d'extermination, d'où les enfants ne revenaient pas.

Je dois rendre hommage tout d'abord à mes parents, qui ont eu la lucidité et le courage de se séparer de moi. Ensuite, je dois la vie à toute une chaîne de solidarité, et à la rencontre avec des personnages hors du commun : le Rabbin Élie Bloch et Mme Valensi, aidés du Père Fleury, et les différentes familles qui m'ont hébergé à ma sortie du camp.

Je tiens à signaler que les enfants qui ne trouvaient pas de famille d'accueil étaient envoyés dans des maisons d'enfants près de Paris, où la plupart ont été raflés et déportés en 1944.

Si je témoigne aujourd'hui, près de 75 ans après la guerre, c'est contre l'oubli et pour transmettre la mémoire des héros qui se sont opposés au Nazisme, comme Élie Bloch et Marcelle Valensi, dont l'action est indissociable du sauvetage des enfants juifs du Poitou.

Gaston (Wadzialowski) Vadiat